

L'Eventail

Benoît ROCH

1

Hiko peignait des éventails.

Seul sur la colline, à l'abri du grand cèdre,
il vivait dans une maison de bois.

Au village de Kasumo, tout le monde
connaissait le talent de ses mains.

Il vénérât en silence, et dans la sérénité, la
beauté de son art.

Chaque jour, avant le thé du matin, il
célébraît la naissance du soleil.

Comme la promesse d'une autre vie.

2

Tous les artistes peignaient des éventails, mais aussi des paravents, des boîtes en laques et des kimonos.

Hiko, lui, peignait des éventails.

On venait de toute la région pour lui commander un ouvrage. Anniversaire, mariage, ornement, les occasions ne manquaient pas.

Depuis quelques années, un goût effréné pour les étoffes de luxe agitait les esprits. L'art de la calligraphie sur les vêtements atteignait son apogée. Les dames de la cour portaient des habits magnifiques sur lesquels on brodait des figures subtiles. Alors, l'élite politique et militaire du pays, dans son entier, voulut arborer sur ses robes un poème écrit en petits fragments d'argent, ou

bien l'image d'un cerisier en fleur avec ses pétales tombant.

Jamais le costume traditionnel n'avait été aussi éclatant. Le peuple continuait de porter le *kosode*, plus sobre et moins voyant, tandis que les classes supérieures cherchaient à briller en arborant le plus beau *kimono*. Les commerçants les plus riches, eux aussi, se laissaient gagner par cet engouement.

Bientôt ce vêtement fut un symbole de luxe, de raffinement, de beauté, l'incarnation d'une esthétique nouvelle, obéissant à des codes précis, comme la longueur du tissu, la forme du patron, la ligne d'ourlet, la largeur des manches, la hauteur du corsage ou le choix du col.

Chacun, pour ainsi dire, construisait son vêtement, afin de l'ajuster à son propre corps, en ceinturant le tout à l'aide d'un large ruban de tissu, appelé *obi*.

La couleur du vêtement, la combinaison de ses motifs et de ses caractères, la qualité de ses broderies, permettaient de juger du goût et de l'éducation d'une personne.

Et l'éventail était la note finale de ce chef d'œuvre. Il faisait partie intégrante du costume, choisi en fonction des circonstances, afin de s'accorder au reste du vêtement.

Un éventail mal choisi, et l'édifice tout entier chancelait.

3

Un jour, un marchand de Kyoto se présenta chez Hiko.

- On me dit que tu es le meilleur peintre d'éventail de toute la région.

Hiko ne répondit pas.

- Je veux faire un cadeau à ma femme. Dis-moi ton prix. Je repasserai dans un mois.

Hiko n'avait pas envie de peindre pour des étrangers. Il écrivit le double du prix sur un carnet. L'homme paya immédiatement.

- Je voudrais que tu peignes un bouquet de camélias roses et blancs.

Hiko prit l'argent, fit un signe de la tête et accompagna le visiteur jusqu'à la porte. Quand l'importun fut parti, il s'aperçut qu'il n'avait pas dit un mot. En présence de l'intrus, aucune parole n'avait franchi la barrière de sa bouche.

Dehors, le grand cèdre agitait ses branches sous la caresse du vent.

4

Un mois avait passé.

Le marchand était apparu un beau matin de soleil.

Sans dire un mot, Hiko avait présenté l'éventail.

L'homme, silencieux à son tour, avait observé l'objet, avec la rigueur d'un bijoutier. D'une main précautionneuse, il avait soulevé la chose, l'examinant tour à tour par-dessus, par en dessous, puis à la hauteur de ses yeux concentrés. On entendait siffler la respiration du marchand comme le vent dans le trou d'une serrure. La moue de sa bouche, légèrement contractée par un pli soutenu, trahissait la tension de son esprit. Puis, dans un mouvement spontané, par lequel il releva la tête pour exprimer une émotion sincère, l'homme souffla entre les dents :

- Oui, c'est un bel ouvrage... Un très bel ouvrage !

5

Il dessinait des fleurs, des arbres, des oiseaux.

Il calligraphiait aussi des lettres ou des mots.

Quand Hiko ne peignait pas, il fabriquait ses éventails, avec un soin toujours plus rare.

Chaque matin, une fois saluée la naissance du soleil, il descendait à la rivière. Là, il coupait une ou deux pousses de bambou, puisait de l'eau fraîche, et remontait chez lui.

Hiko aimait se laver avec l'eau pure de la rivière, pour éclaircir ses idées.

Dans un coin de son atelier, pendant plusieurs jours, il faisait sécher des tiges de bambou, avant de les couper en brin et de les plonger dans un bain d'huile, à base de lin et d'abrasin.

Il ramassait aussi des fibres de bambou, des écorces de mûrier, en plus du lin et du

chanvre, pour créer des chiffons, en mélangeant ces plantes avec de l'eau pure de la rivière. Puis, il les laissait macérer dans des jarres pendant plusieurs semaines. Ensuite, il pilait les chiffes pour les broyer, avant de les plonger dans une eau savonneuse, en vue d'obtenir une pâte. Enfin, après avoir chauffé la bouillie à température idéale, Hiko réalisait une feuille épaisse à l'aide d'un châssis de bois, plongé dans la pâte. Alors, après un début de séchage, il plaçait plusieurs feuilles sous une presse, afin d'en expulser l'eau. Après quoi, il les plaçait sur un étendoir, pour les laisser sécher, de façon définitive.

Pour les couleurs de ses peintures, Hiko choisissait des pigments minéraux, ou issus de plantes et d'insectes. Quant à ses pinceaux, il chérissait les poils souples de mouton, de cheval, de blaireau ou de chevreuil.

Sa passion augmentait avec son art. Et chaque fois qu'il créait un éventail, il répandait sur ses mains la pluie de ses connaissances, comme la lumière du soleil sur les pétales du printemps.